

Le Trou dans *la Terre paternelle*

Bernard Andrès

Volume 2, numéro 3, avril 1977

Jean Éthier-Blais

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200070ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200070ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Andrès, B. (1977). Le Trou dans *la Terre paternelle*. *Voix et Images*, 2(3), 365–374. <https://doi.org/10.7202/200070ar>

Le Trou dans la *Terre paternelle*

Quand il s'agit de la compréhension du présent, c'est l'image du monde donnée par l'ouvrage qui est décisive pour l'histoire [...]; savoir dans quelle mesure cela est en accord avec les conceptions consciemment exprimées par l'artiste, voilà une question de deuxième ordre.

Georges Lukacs

En février 1846, paraissait dans *l'Album littéraire et musical de la Revue canadienne*, *la Terre paternelle*, texte d'une douzaine de pages *in quarto*, suivi du premier chapitre de *Charles Guérin*. Tout en se flattant de la « collaboration distinguée » des « auteurs modernes les plus renommés », la rédaction regrettait l'anonymat des auteurs, pour ces deux fictions romanesques. Anonyme, l'honnête, timide et réservé notaire des sulpiciens; anonyme, le député et président de la Société historique et littéraire de Québec. Et pourtant, ces deux textes s'inscrivent à contre-courant du flot romanesque des années 1844-1846. Dans la dizaine de romans parus soudain à cette époque, tous deux s'en prennent avec la même virulence aux « romans ensanglantés », aux « drames pantelans [*sic*] », aux dénouements tragiques dans le genre terrible des romans inspirés ou importés des « vieux pays que la civilisation a gâtés¹ ».

Comment interpréter cette méfiance? C'est que l'appréciation morale et l'opinion politique l'emportent sur le jugement esthétique: moins de dix ans après l'insurrection de 1837-1838, ce qui inquiète Cherrier et Lacombe, c'est moins l'inspiration « romano-cambolesque » des fictions de P.-A. de Gaspé fils et de J. Doutre², que l'idéologie peu ou prou progressiste qu'ils peuvent colporter dans les braves familles canadiennes-françaises³. André Vanasse situe bien l'enjeu politique de l'époque en précisant: « Quand Cherrier et Lacombe refusent le romantisme français, ils refusent du même coup la France et jouent, consciemment ou non, la carte de la classe dominante. L'éveil national aurait fort bien pu prendre une autre direction que celle que nous lui connaissons. La rébellion de 1837-38 le montre bien, elle qui se calquait sur la révolution française et celle des États-Unis⁴. » La controverse entre les deux courants littéraires, qu'on a pu ramener à l'opposition entre l'École de Québec et celle de Montréal ne fait que recouper politiquement l'antagonisme entre Rouges et ultramontains. Mais en 1846, la lutte est encore sourde; l'Institut canadien n'a que deux ans. C'est dans ce contexte que paraît *la Terre paternelle*. Apparemment en réaction contre les « invraisemblances » de la fiction importée, ce roman l'est surtout contre toute forme d'émancipa-

tion, aussi bien narrative que sociale. Or, comment imposer une vision idyllique de la paysannerie québécoise dans les années 1830-1840 en fondant sa narration sur les principes du reflet et de la vraisemblance ?

C'est à ce problème que fait face ce roman dont on montrera qu'il dénonce par l'organisation de son système narratif, la vision du monde qu'il entend véhiculer. Entre l'une et l'autre s'instaure une faille que l'analyse peut déceler à la base même du procès d'énonciation et du système de clôture du texte.

A. LA GARANTIE DU « RÉEL »

Il ne serait pas question de comparer la « réalité » à la fiction de *la Terre paternelle*, si le texte de Lacombe ne s'inscrivait pas de lui-même dans l'esthétique romanesque de la *vrai-semblance*, du miroir. Il le fait explicitement et de façon si redondante qu'il tend à épuiser toutes les procédures de « vraisemblabilisation » du discours réaliste. C'est dans la conclusion que le locuteur formule ses principes narratifs et définit avec ce lecteur auquel il s'adressait parfois dans le récit, son pacte romanesque. Au centre de ses préoccupations, la notion de miroir, de reflet fidèle de la réalité présente : « nous écrivons dans un pays où les mœurs en général sont pures et simples, [...] l'esquisse que nous avons essayé d'en faire [...] peignons l'enfant du sol, tel qu'il est, religieux, honnête, paisible de mœurs et de caractère⁵ ».

Le texte s'inscrit de façon appuyée dans l'esthétique aristotélicienne de la littérature imitant le réel. Dans la citation précédente comme dans les pages liminaires du roman, tout est fait pour créer cette illusion référentielle selon laquelle le texte renverrait directement à un réel vérifiable par tout un chacun. Le décor est constitué par « les sites remarquables qui se déroulent aux yeux du voyageur », « les habitations des cultivateurs [...] forment le coup d'œil le plus satisfaisant pour le spectateur » ou « les amateurs de belle nature ». Si l'on définit avec Searle l'acte de référence comme un va-et-vient entre l'emploi de déictiques, de noms propres et de descriptions⁶, on s'aperçoit que tout le texte de Lacombe est ancré dans ce procès référentiel.

Ainsi des coordonnées déictiques par lesquelles la narration se met en situation d'énonciation ; son rapport au narrateur :

« nous écrivons dans un pays » ; « nous aimons à visiter » ;

sa relation au lieu :

« La branche de l'Outaouais, en cet endroit, prend le nom de 'Rivière des Prairies' » ; « cette rivière » ; « Ce lieu charmant » ;

et au temps de l'énonciation :

«La famille qui *était* propriétaire de cette terre, il y a *quelques années*»; «nous les prions de remarquer que *nous écrivons* dans un pays»; «*encore aujourd'hui*».

De même des noms géographiques relevés plus haut, auxquels s'ajoute l'ancrage historique des moulins «naguère la propriété de nos seigneurs» ou de «M.M. du séminaire de Québec», et l'évocation de l'arbre généalogique des Chauvin, depuis le «20 février 1670» jusqu'au Jean-Baptiste du récit (dont on apprendra que le fils participera à «l'expédition qui était allée à la recherche du capitaine Ross»!).

Philippe Hamon montre bien que les noms propres fonctionnent comme des «entités sémantiques stables»; ils «citent» le réel et, «embrayent» le texte sur un extra-texte valorisé, permettent l'économie d'un énoncé descriptif et assurent un effet de réel global qui transcende même tout décodage de détail⁷.

La particularité du texte lacombien réside dans ce surcroît de moyens «vraisemblabilisants»: redondance des noms propres par rapport aux déictiques, auxquels s'ajoute la description dont J. Dubois dit bien qu'elle a aussi, dans le texte réaliste, «pour première fonction de produire un 'effet de réel', de donner la caution de l'insignifiant⁸». Le décor, précise-t-il, «témoigne du simple être-là des choses et ne sert qu'à garantir la réalité du personnage et de sa situation». C'est toute la fonction du panoramique sur lequel s'ouvre *la Terre paternelle* et qui dévoile le lieu-dit du «Gros-Sault». Une fois posé ce décor, peut intervenir l'embrayage sur la situation narrative proprement dite: glissement impeccable du plan d'ensemble («Parmi toutes les habitations»), au plan rapproché («une se fait remarquer») et à «la famille qui était propriétaire de cette terre». Ainsi, décor et situation romanesque se veulent-ils *réalisés*, ancrés dans un contexte historique et social qu'ils prétendent «représenter».

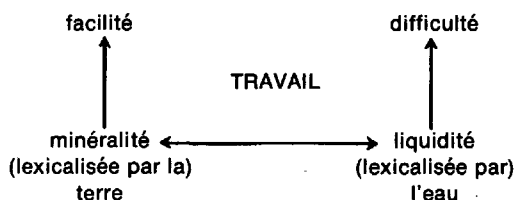
Mais cette représentation n'est qu'une re-présentation du passé, une perception figée de la société paysanne, fixée sur le paradis perdu d'une colonie française idéalisée dans ses rapports sociaux et familiaux. La vision du Moyen Âge idéalisé, dans le roman de Tardivel *Pour la patrie*, jouera plus tard le même rôle — à la lettre — réactionnaire, que ce regard ancien jeté sur du nouveau, dans *la Terre paternelle*. Et cette re-présentation est si *déplacée* par rapport à l'actualité, qu'elle ne parvient même pas à cadrer avec la fiction romanesque: la figure idyllique de l'habitant économe et industriel (premier chapitre), religieux, honnête, paisible et résigné (dernier chapitre), se trouve disloquée par le corps du texte où le fils cadet s'affranchit de l'autorité paternelle et où méfiance et chicane s'installent entre le père et l'aîné, devenus financier et débiteur. On objectera qu'il s'agit d'une démonstration par l'absurde propre à toute thèse romanesque, et que du reste, le lecteur n'est guère sensible à ce type de contradiction.

Pourquoi? Là réside précisément le danger — et l'intérêt! — de pareils textes. C'est que la maladresse de la démonstration passe au second

plan, derrière l'habileté du discours et la rigueur avec laquelle il opère, au niveau sémiotique cette fois, le processus de dégradation de la famille Chauvin. Aucune des causes économiques et sociales (sur lesquelles nous reviendrons) n'est évoquée. Seuls interviennent les principes idéalisés de la Terre et de l'Eau, dans un vaste discours mythique sur le Travail.

B. LE DISCOURS MYTHIQUE OCCULTANT

Fortement redondant dans ce discours romanesque, le « thème » du travail doit être analysé dans le réseau isotopique défini par les sèmes suivants : minéralité, liquidité, facilité et difficulté. Soit le réseau :



Deux sèmes portent sur l'objet, deux autres sur les conditions du travail. Chauvin travaille la *terre* ou transporte de l'*eau*. Dans le premier cas (et au premier temps du récit), cette occupation s'effectue dans un climat idyllique, caractérisé par la *facilité* des opérations⁹. Dans l'autre cas (après la ruine), interviennent toutes les connotations négatives remontant à l'étymologie du lexème : difficulté du travail assimilé à une torture¹⁰.

Après avoir abandonné le travail de la terre, Chauvin s'est ruiné dans le commerce, à cause principalement de deux mauvaises récoltes successives (p. 81). On le retrouve avec son fils, dix ans après, charroyeur d'eau. Détail important, c'est l'hiver : leur haleine est congelée « sur leurs barbes, leurs favoris et leurs cheveux, qui étaient tout couverts de frimas et de petits glaçons ». Et le texte d'insister sur cette emprise de l'élément glacé : « La tonne [...] était, ainsi que leurs vêtements, enduite d'une épaisse couche de glace » (p. 86). Ce n'est pas pur hasard si au sème « liquidité » est associé celui de « dreté » (lexicalisé par « glace »), et si cette association est si redondante qu'elle annule le premier sème : « Le fleuve [...] s'était peu à peu ralenti dans son cours, et enfin était devenu immobile et glacé, présentant une partie de sa surface unie, et l'autre toute hérissée de glaçons verdâtres » (p. 85).

C'est sur la base du sème « dreté » que le décor hivernal confond alors les deux éléments, avec les routes et chemins tracés sur la glace, d'une berge à l'autre. Cette étape des transformations sémantiques où l'eau se charge des sèmes qualitatifs de la terre, annonce l'étape suivante où les deux éléments fusionneront pour refuser toute sépulture au fils aîné : « la terre est gelée, et ça coûterait trop cher pour faire les fosses » (p. 94). Gradation parfaite :

- La Terre féconde (parce que fécondée):
 ↓ «la terre soigneusement labourée et ensemencée s'empressait de rendre au centuple» (p. 42);
- La Terre stérile (parce qu'abandonnée):
 ↓ «Tout à coup les récoltes manquèrent [...] une somme à gros intérêts, remboursable en produits à la récolte prochaine. La récolte manqua de nouveau» (p. 81);
- La Terre vengeresse:
 «je vais creuser moi-même la fosse à mon fils [...] ne me refusez pas cette grâce, je gratterai plutôt la terre avec mes mains [...]» (p. 94).

Par sa perfection sémiotique, le discours mythique du processus de dégradation obnubile la lecture, occultant toute amorce de discours logique.

C. LE DISCOURS LOGIQUE OCCULTE

Pour mieux comprendre l'effet de cette re-présentation offerte par *la Terre paternelle*, il convient d'en schématiser la démonstration et de distinguer dans le texte :

- *le sens* (direction d'ensemble donnée par le narrateur au système sémiotique de la narration): ici, le locuteur attribue la situation familiale des Chauvin (conséquence) à la dislocation de la cellule familiale (cause);
 - *conséquence*: misère des Chauvin à la ville.
 - *cause*: dislocation de la famille par suite de l'abandon de la Terre, successivement par le cadet, l'aîné et le père.
- *et l'interprétation* (issue de tel ou tel type d'analyse textuelle, indépendamment du point de vue du narrateur): ici, replacées dans le contexte socio-historique des années 1830-1840, les causes évoquées plus haut deviennent les conséquences d'une situation économique-politique précise;
 - *conséquences*: dislocation de la famille et abandon de la Terre.
 - *causes*: outre les mauvaises récoltes (évoquées dans le texte), l'agriculture de subsistance sur laquelle s'est repliée l'habitant par suite des fluctuations constantes du marché (elles-mêmes liées aux crises économiques et politiques de la Grande-Bretagne qui exploite sa colonie en fonction du blocus continental tenu ou levé par les puissances européennes¹¹).

On voit que le sens du texte occulte les causes réelles de la misère des Chauvin, par la mise en place d'une re-présentation mythologique de la famille paysanne, autour des pôles:

TERRE — PÈRE

dont le titre pourrait générer anagrammatiquement l'ensemble de la fiction. En effet, celle-ci est constituée par deux macro-séquences, duplication par inversion d'une même matrice centrée sur la Terre:

M) Possession — Dégradation — Dépossession ;
 M') Dépossession — Amélioration — Repossession (voir tableau p. suiv.) ;

soit, autour des figures sémiqes du Père et de la Terre, les états :

<i>Initial</i>	<i>Médian</i>	<i>Final</i>
TERRE PATER (NELLE) possession de la Terre par le Père	PA (S DE) TERRE Disparition de la Terre et effacement du Père	TERRE PATER (NELLE) re-possession de la Terre et consécration du Père

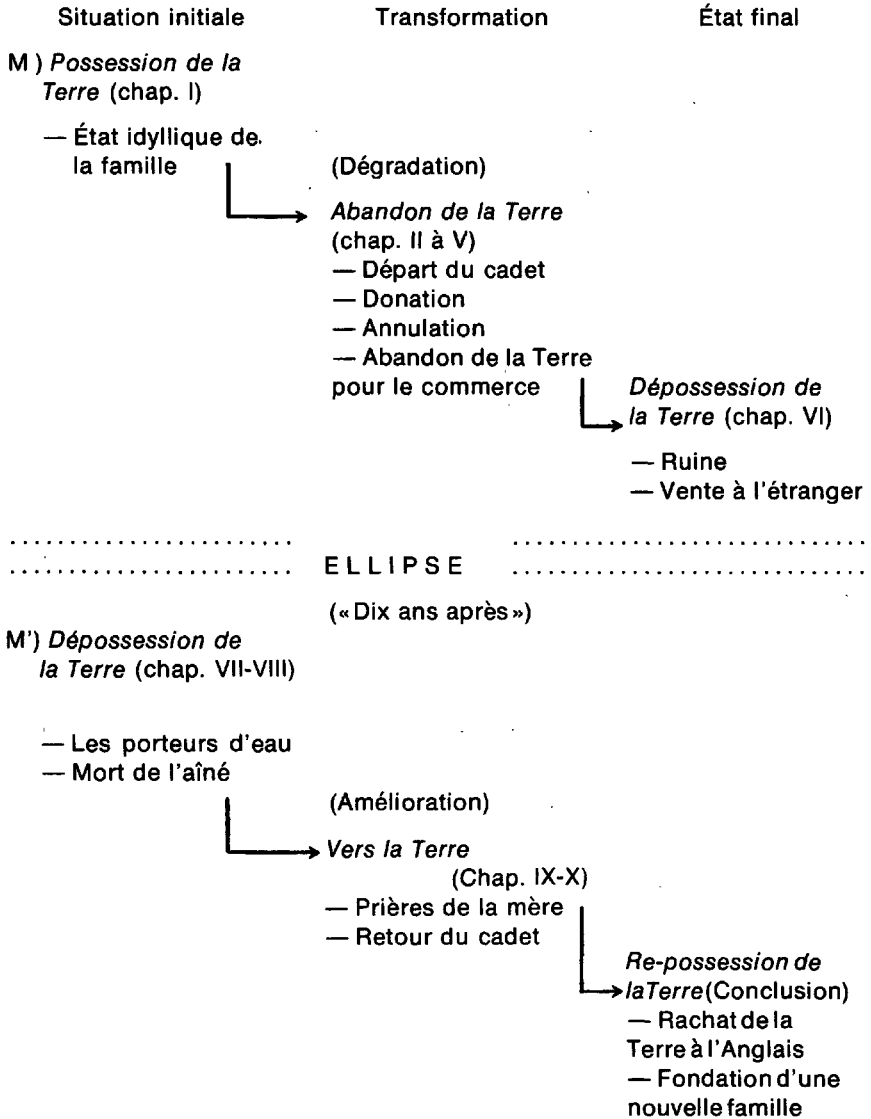
Si ce roman figure bien, comme l'affirme A. Vanasse, la matrice du roman paysan¹², il doit être possible de retracer l'évolution sémiotique et socio-historique du genre, en fonction de ces deux figures sémiqes, selon la façon dont elles génèrent la fiction et dévoilent ou occultent les causes réelles des problèmes paysans, de *Charles Guérin* aux derniers romans de la Terre.

D. LES FAILLES DU SYSTÈME

Pour revenir au texte de Lacombe, il convient de relever un certain nombre de failles dans le processus d'occultation étudié plus haut. Si l'idéologie réactionnaire de l'œuvre ne fait pas de doute, on n'y relève pas moins des indices témoignant de certaines velléités critiques à l'égard du système¹³.

Ainsi de la présentation du notaire Lenoir, au chapitre II. Les rares analystes qui se sont penchés sur le texte de Lacombe, n'en ont toujours retenu que l'aspect documentaire, mal intégré selon eux aux exigences narratives. Le sommaire de la première livraison, en 1846, segmente déjà le roman en tableaux, en « scènes palpitantes d'intérêt ». Plus d'un siècle plus tard, D. Hayne retient encore la description du père et du fils en charroyeurs d'eau : elle lui « fait penser à un tableau de Krieghof ». Pour lui, « Lacombe n'est pas un conteur habile ; son récit est l'œuvre d'un débutant¹⁴ ». C'est juger un peu vite, si l'on songe à la façon dont l'auteur organise son texte et à sa vision des choses, aussi malicieuse et habile que dans cette présentation de Lenoir par le truchement d'un crieur, au sortir de la messe : ce n'est qu'après les annonces concernant les animaux et l'encan, après la mise aux enchères d'un veau, que le notaire est nommé comme une vulgaire marchandise (détail des honoraires par le crieur à qui l'on a graissé la patte). L'abbé Dandurand croyait ici pouvoir affirmer que le récit faisait « un long détour » pour décrire la messe et la criée¹⁵. Cela n'est qu'apparent si l'on songe que tout peut (et doit) être focalisé par les époux Chauvin qui, avant la messe, s'entretenaient déjà d'une donation éventuelle, sur laquelle ils reviendront sur le chemin du retour. Ils finissent par s'en convaincre et passer acte... chez le notaire Lenoir (« parce qu'il s'était fait annoncer comme un bon notaire » ; cf. chap. III et IV).

MODÈLE MACRO-SÉQUENTIEL DE LA TERRE PATERNELLE



Autre cas d'intégration subtile du « documentaire » au texte narratif : l'acte de donation lui-même, au cours duquel est esquissé l'antagonisme du père et du fils (p. 68), avec toujours la même ironie à l'égard du notable (manifestée narrativement par le fou rire de Marguerite). A. Vanasse a par ailleurs signalé l'anticléricisme du passage concernant le service funèbre de l'ainé (chap. VIII). Ajoutons que là encore, loin de figurer un « hors-d'œuvre », la scène est l'aboutissement logique de tout le processus de dégradation (voir plus haut, en B). Il ne s'agit dans ces trois cas que de failles mineures dans le processus d'occultation. C'est aux niveaux plus fondamentaux du procès d'énonciation et de la clôture du texte, qu'on relève la principale faille du système narratif.

« Dix ans après. » Tout tourne autour de cette ellipse narrative, curieusement située au centre même du texte¹⁶. Tout semble être mis en œuvre pour montrer du doigt — quand on y réfléchit bien ! — l'ellipse la plus anodine. Le récit est en effet composé d'une série d'accélération narratives, d'importance souvent indéfinie, formalisées par les syntagmes : « plusieurs jours après », « le temps passa », « jusque là », « le jour arrivé », etc. Il s'agit donc là du seul bond narratif marquant (et marqué, lexicalement et typographiquement). Or, la détermination de l'instance énonciatrice (quand est-ce dit, raconté ?) pose le problème d'une double clôture du discours possible. Deux phrases se contredisent, l'une à l'ouverture du roman :

P1 = « La famille qui était propriétaire de cette terre, il y a quelques années [...] » (p. 40) ;

l'autre à la clôture du récit :

P2 = « Nous aimons à visiter quelquefois cette brave famille, et à entendre répéter souvent au père Chauvin que [...] » (p. 119).

Interprété à la lettre, P1 signifie que la famille n'est plus propriétaire de la terre, au temps de l'énonciation de la phrase. Deux hypothèses en découlent ; H1 : la famille a disparu, « quelques années » après la fin du récit ; H2 : la famille a quitté cette terre et cela est énoncé « pendant » la fameuse ellipse diégétique des dix années de misère (mais avant le retour du fils salvateur et les visites du narrateur à la famille). Si l'on prend comme repère la date de l'édition (1846), en y faisant coïncider l'acte de publication et la fin de la diégèse (où le narrateur s'offre comme témoin visitant *présentement* la famille = P2), on s'aperçoit que, valables séparément, ces deux hypothèses sont irréconciliables dans l'optique d'un seul acte énonciateur pour tout le texte. En effet, ce dernier étant en narration ultérieure, comment le locuteur pourrait-il se situer dans l'ellipse centrale pour énoncer au passé les deux sections diégétiques ? Par ailleurs, le locuteur n'aurait « pas le temps » — ni le droit — d'énoncer l'histoire « quelques années » après la fin, puisqu'il fait lui-même coïncider son acte final d'énonciation avec ses visites à la famille réunie (choisissant même de se taire pour donner la parole au père Chauvin = P2). Cet effet de convergence finale révèle une isochronie narrative et diégétique entre la fin de l'énoncé, l'énon-

ciation, l'énonciateur et les personnages. Il confirme surtout le principe d'un seul acte énonciateur pour tout le texte, et donc cette incohérence narrative entre P1 et P2.

Concluons sur la façon dont ce texte pourrait fournir la matrice du roman paysan québécois. Il fonde d'abord sa vraisemblance sur l'effet de réel qui garantit, par illusion référentielle, la «véracité» des événements narrés. Il développe alors un discours mythique sur la Terre, le Père et le Travail, occultant tout discours logique sur l'événement de référence. Seules certaines failles internes trahissent (et dénoncent) cette vision du monde idéalisé. Reste à définir sa fonction sociale. Pour la formuler d'une façon qui paraîtrait simpliste sans l'étayage analytique développé plus haut: — si le locuteur n'a pas pu énoncer son texte «dans» l'ellipse narrative des années 1836-1846, c'est peut-être que Lacombe ne pouvait (ou ne voulait) parler de ce trou dans *la Terre paternelle* qu'est la Rébellion de 1837-1838... ni de la répression qui s'abattit sur les masses paysannes alors abandonnées par la petite-bourgeoise nationaliste (dont l'anonyme notaire partageait la position de classe).

En 1846, avec ses lecteurs de *l'Album littéraire et musical*, Lacombe est un peu comme le père Danis du roman avec les nouveaux-nés; il «se charge de les endormir en leur chantant d'une voix cassée quelques anciennes chansons de voyageurs».

Je souligne...

Bernard Andrès

janvier 1977

Université du Québec à Montréal

-
1. Cf. la Conclusion du roman de Lacombe, p. 117-118 de l'édition HMH de référence (1972), préfacée par André Vanasse; ainsi que la préface de l'éditeur G.-H. Cherrier, au *Charles Guérin* de P.-J.-O. Chauveau.
 2. Respectivement: *le Chercheur de trésors ou l'Influence d'un livre* (1837) et *les Fiancés de 1812* (1837).
 3. *L'Album littéraire et musical de la Revue canadienne*, où paraît le texte de Lacombe, porte en sous-titre: «Bibliothèque des familles...»
 4. A. Vanasse, Préface à l'édition HMH, p. 17.
 5. *La Terre paternelle*, p. 118. Ici et ailleurs, je souligne.
 6. J.S. Searle, *les Actes de langage*, Paris, Hermann, 1962.
 7. Ph. Hamon, «Un discours contraint», in *Poétique*, n° 16, 1973, p. 426.
 8. J. Dubois, «Surcodage et protocole de lecture dans le roman réaliste», in *Poétique*, n° 16, p. 495 sq.
 9. Cf. *la Terre paternelle*: «La terre [...] s'empressait de rendre au centuple ce qu'on avait confié dans son sein.» (p. 42)
 10. *Ibid.*, p. 86: «Ces deux hommes finissaient le travail de la journée: exténués de fatigues et transis de froid [...]»
 11. Cf. Charles Gagnon, «les Classes sociales au Québec et l'insurrection de 1837-38», *Parti pris*, vol. IV, nos 9-12, mai-août 1967, p. 76-101.
 12. A. Vanasse, *op. cit.*, p. 21.
 13. À comparer *la Terre paternelle* (1846) au *Jean Rivard* (1862), d'A. Gérin-Lajoie, dont on a pu dire qu'il incarnait lui aussi le mythe du «cramponnement à la

terre» (Falardeau), on s'aperçoit que le texte de Lacombe va plus loin dans la critique sociale. La société de Lacombe est à cent lieues de la cité utopique de Lajoie, où s'opère une harmonieuse fusion entre «races» et classes sociales.

14. D. Hayne, «les Origines du roman canadien-français», in *Archives des lettres canadiennes*, III, U. d'Ottawa, Montréal, Fides, 1964, p. 55-57.
15. Abbé A. Dandurand, *le Roman canadien-français*, Montréal, A. Lévesque, 1937, p. 32.
16. Voir le tableau, p. 371.